

Jean-Luc Gouin

PhD, Philosophe québécois

(2010/1999)

“ AIMER PENSER MOURIR
Hegel, Nietzsche, Freud
en miroirs ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Jean-Luc Gouin

“AIMER PENSER MOURIR. Hegel, Nietzsche, Freud en miroirs.”

Un texte extrait du livre de Jean-Luc Gouin, **Hegel ou de la Raison intégrale**.
Montréal : Les Éditions Bellarmin, 1999, 223 pp. [Mise à jour : 26 janvier 2010.]

[Autorisation formelle accordée par l’auteur le 26 mai 2008 de diffuser ce texte dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : LePeregrin@yahoo.ca

Police de caractère utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 27 janvier 2010 et mise à jour le 26 janvier 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Jean-Luc Gouin

PhD, Philosophe québécois

“AIMER PENSER MOURIR.
Hegel, Nietzsche, Freud en miroirs”



Un texte extrait du livre de Jean-Luc Gouin, **Hegel ou de la Raison intégrale**.
Montréal : Les Éditions Bellarmin, 1999, 223 pp.

Jean-Luc Guoin
PhD, Philosophe québécois

**“AIMER PENSER MOURIR.
Hegel, Nietzsche, Freud en miroirs”.**

Un texte extrait du livre de Jean-Luc Guoin, **Hegel ou de la Raison intégrale**.
Montréal : Les Éditions Bellarmin, 1999, 223 pp. [Mise à jour : 26 janvier 2010.]

Résumé - L'amour, la pensée et la mort constituent des dimensions impératives sinon impérieuses de l'exister humain. Aussi ces concepts ne sauraient-ils échapper aux lancinantes réflexions de l'homme sur lui-même. D'où l'introduction ici d'un grand maître, Hegel, que nous avons beaucoup fréquenté. Nietzsche et Freud – bien que ces deux frères germains fussent à certains égards, au plan philosophique, opposés à lui – ont également, et longuement, médité sur ces fascinants *trous noirs* de l'humanité. Or on constate avec eux trois que l'aimer penser mourir, de façon analogue à ces phénomènes astronomiques, nous happe puis nous invagine enfin ; telle une spirale infernale contre la force de laquelle, par ailleurs, l'homme lutte ardemment sa vie entière. Mais la fascination opère de telle manière qu'on ne distingue plus guère les ébats du combat, ou le refus de l'invocation selon la formule de Gabriel Marcel. L'homme hésite entre ciel et enfer, entre la lumière poétique des étoiles et celle, ardente et cathartique, du feu. Sombrier dans la lumière, est-ce donc là son destin ?

Qui sait si vivre n'est pas mourir, et mourir vivre ?

Euripide

[...] L'amour et la mort se partagent une même ambiguïté fondamentale. Le désirable y côtoie l'effroyable.

L'amour, c'est la grande paix que l'on atteint en l'autre, mais aussi la perte de soi en cet autre même. La mort c'est la paix ultime, mais aussi l'irréversible perte de ce soi. Qu'est-ce à dire, sinon que se réalise de la sorte l'*union* avec l'autre (comme amant) ou avec l'être (comme indétermination totale, ou néant) – union par laquelle je puis me grandir de l'être-autre (*je* deviens l'autre, *je* deviens l'être), ou m'y dissoudre tout aussi bien (*je* deviens l'autre, *je* deviens l'*être-néant*). Je suis *chez-moi* dans l'autre selon la première éventualité. Je ne suis plus rien selon la seconde – plus exactement : il n'y a plus de « je ».

Par ailleurs, que signifie « penser » ? Hegel nous répond avec concision : « La pensée est l'acte de se joindre dans l'Autre avec *soi-même*¹ ». Il s'agit donc dans le penser d'une véritable *réconciliation* avec soi, et notamment dans le processus de connaissance :

Dans la connaissance, il s'agit d'une façon générale d'*ôter son caractère étranger* au monde objectif qui nous fait face et, comme on a coutume de dire, de *nous retrouver en lui*, ce qui signifie la même chose que ramener l'être objectif au concept, qui est notre Soï le plus intime².

¹ *Enc.*, § 159, add., p. 405. L'apparat critique et bibliographique sera ici réduit au minimum. Nous ne donnons pas non plus les références aux sources originales allemandes. Sauf indications contraires, les citations sont tirées des travaux du philosophe Hegel [1770-1831]. Pour de plus amples détails, dont le texte dans son intégralité (qui totalise une vingtaine de feuillets), on consultera l'ouvrage cité en exergue, ou sinon la version autonome parue sous format d'article dans la revue *Science et Esprit*.

² *Enc.*, § 194, add. # 1, p. 608. « En pensant un objet, j'en fais une pensée, je supprime ce qu'il y a de sensible en lui, je le transforme en quelque chose qui est essentiellement mien [...] Le moi se trouve chez lui dans le monde quand il

Ainsi semble se dessiner une profonde homologie du penser au mourir, par l'aimer. Du sujet à l'objet survient sur le plan épistémique ce qui se réalise entre les amants, d'une part, entre l'individu et l'être-dans-la-mort, d'autre part : la rencontre de deux entités distinctes produisant un havre de paix. La *paix* de la mort-amour se produit également chez le pensant en effet – comme nous le chantent ces beaux vers de Dante – lorsque cesse le combat de sens avec l'objet :

Je vois bien que jamais notre intellect n'est rassasié,
Si le vrai ne l'éclaire, hors duquel ne s'épanche aucune Vérité.
En lui il se repose, comme bête au gîte, dès qu'il l'a atteint ;
Et il peut l'atteindre ; sinon tous nos désirs seraient sans objet ³.

C'est de haute lutte que le sujet parvient à extirper la rationalité du chaos mondain ⁴. Il se déchire dans le monde pour se retrouver enfin : il trouve la paix *en lui-même* dans la désormais transparence de l'être-rationalité.

le connaît, mieux encore quand il l'a conçu. » *Droit*, § 4, add., p. 72. « La pensée unifie contenu et forme. En tant que ce que je pense, le contenu de la pensée a forme de pensée, ce n'est plus posé en face de moi, » ajoute l'auteur en *Philo.*, p. 212. Voilà qui sans contredit apporte force lumière au mot bien connu de Victor Hugo. La forme, écrivait-il en effet, et fort joliment, quelques années plus tard, « c'est le fond qui remonte à la surface ».

³ *La divine Comédie*. « Le paradis », chant IV, vers 124-129. Le philosophe parlera en outre de « la paix chaleureuse de la connaissance. » « Connaître, c'est toujours "entrer en relation avec quelque chose," » nous dit Nietzsche de son côté. *Vie et vérité*, p. 45. On n'en sort pas. Indubitablement, le co-naître reste consubstantiel au connaître.

⁴ Rappelons « la puissance prodigieuse du négatif, l'énergie de la pensée, du pur moi [...] parce que la vérité n'est que l'acte-de-venir-à-soi-même par la *négativité* de l'immédiateté. » *Ph.*(66), p. 79 et *Log.*-3, p. 390. La *Raison* [p. 209] retient un langage très fort à ce propos : « La pensée est [...] la forme infinie dans laquelle *se dissout* tout ce qui existe en général et, tout d'abord, tout être fini, toute forme déterminée. » En un mot, « connaître, c'est *anéantir* l'extérieur (*das Äußerliche vernichten*). » *Hist.*, p. 250. En dernière analyse (analyse, du grec ●●●●●●●●, vocable qui signifie... « dissolution ») – aussi disons-le net, sans fards et sans afféterie – le concept... concep-tue.

Cette paix ou réconciliation, Hegel la nomme souvent le « chez-soi / *Bei-sich* ». On se sent chez-soi lorsque, là où nous sommes, s'estompent toute difficulté, conflit ou opposition : la raison est chez elle dans le monde, l'amant-e chez lui (ou elle) en son aimé-e, et l'individu dans l'être-indéterminé où sa dilution même dissipe toute forme de négativité. D'ailleurs, si nous identifions comme étant bonheur cet état de réconciliation, il faudrait dire que le souverain bien-être au sens strict réside dans la mort – en laquelle toute forme d'inquiétude, en effet, se voit résorbée. N'est-il pas révélateur en outre que l'on parle du *repos* de l'âme d'un défunt ? Comme s'il s'agissait littéralement de prendre des vacances... de la vie ⁵.

Nous avons exprimé l'idée du bien-être de l'union, du plaisir « de se joindre dans l'Autre avec soi-même ». Il nous faut maintenant demander ce qui, chez le penser, peut être associé à la dimension déperdition que nous avons déjà soulignée dans l'aimer et le mourir. Or de fait, le penser est exposé au même risque que les deux autres protagonistes. Se perdre dans l'être aimé ou le néant prend pour lui la signification spécifique de se perdre dans l'objet, dans son contenu ⁶. Rien ne l'assure au départ de la réussite de son odyssée rationnelle dans l'être. Comme on le voit dans la trajectoire hégélienne, le penser constitue une tâche difficile et fort laborieuse. Penser, c'est se perdre dans le travail immense d'intelligibilité – d'intelligence – du réel. C'est désirer affronter l'univers entier de son frêle esprit. Enfin, c'est le risque non calculé de se briser contre l'être.

⁵ Les tenants de la métempsychose pourraient même s'autoriser de la récréation pour travailler à la re-création. Mais il y en a qui visiblement préféreraient le dessert et les fines liqueurs avant les carottes bouillies : « N'être pas né, rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace ! » Cioran, *De l'Inconvénient d'être né*. Paris, Gallimard, Folio, 1973, p. 31.

⁶ Par exemple, dans des modalités encore assez légères il est vrai (que nous qualifierions d'hypo-rationnelles), lorsque la conscience "s'égare" dans l'impression, l'opinion (*doxa*) ou « le sentiment de connaître ». Voir si désiré, sur cet aspect, notre article : « [Der Instinkt der Vernünftigkeit. De l'inaliénabilité de la rationalité](#) » in *Hegel-Studien*, 2009 (Band 44).

Aussi, en reprenant la formulation déjà esquissée, s'agit-il de savoir si, en dernière instance, le *sujet* devient objet, ou bien si c'est plutôt le sujet qui devient *objet*. Car il n'est pas dit que ce ne soit pas le monde qui pût engloutir le sujet qui le pense, tout aussi sûrement que la mort anéantit le vivant. C'est ici que prend tout son sens le *déchirement de l'esprit* et le *séjour auprès du négatif* dont parle Hegel. La pure négativité de la pensée n'est point qu'une simple ou vaine métaphore (le philosophe Nietzsche l'a appris à ses dépens, lui qui n'ignorait pas les eaux troubles de l'esprit des profondeurs).

Il faudrait ajouter d'autre part que l'angoisse du penser ne se réduit pas exclusivement à savoir lequel, du sujet ou de l'objet, aura le dernier mot. Si l'on parie sur la capacité du sujet à com-prendre le monde, reste à savoir si celui-ci, le cas échéant, sera apte à en assumer les implications et les conséquences. Il est théoriquement possible qu'un monde transparent d'intelligibilité me soit aussi « étranger » et insupportable que la nuit de l'opaque objet délesté de son concept. Dans son travail de connaissance du monde le sujet risque fort, en effet, d'aller à sa perte dans sa quête de vérité ⁷.

⁷ « Notre monde n'est pas viable bien qu'imparfait, mais il est viable parce que imparfait, » avouait candidement Edgar Morin. « Une Pensée pour un monde faible » in *Lettre internationale*, 1991, # 28. Hegel disait que le but suprême de la science réside dans « la réconciliation de la raison consciente de soi avec la raison *qui est*, avec l'effectivité. » *Enc.*, § 6, p. 169. Or la raison *qui est* ne risque-t-elle pas de ne faire qu'une bouchée de *ma* raison, consciente ou non ? La psychanalyse (et pas uniquement sous son mode structuraliste) n'a-t-elle pas d'ailleurs déterré ce penser de Pandore qui n'est plus le penser de personne, et décidément pas celui de Descartes ? Arthur Rimbaud n'avait sans doute pas tort d'affirmer dans sa *Correspondance* que « C'est faux de dire : je pense. On devrait dire : on me pense [...] Je est un autre ». Bref, la véritable lutte excède le rapport Sujet-Objet. L'impitoyable combat se déploie entre *deux sujets*. D'aucuns y verront celui de l'homme et de Dieu. Fût-ce par la médiation de la nature comprise à la manière de Schelling, brillant contemporain (et ami de jeunesse) de Hegel :

Enfermé dans un cachot
Que la langue appelle l'être humain,
L'Esprit géant se découvre lui-même.
Au sortir de ce long sommeil, de ce long rêve,

C'est qu'en définitive le sujet, qui aborde le monde afin d'en soutirer l'intelligibilité, donne sur une rationalité-là irrépressible qu'il ne peut tout au plus, dans le meilleur des cas, que déchiffrer. Le Sujet-monde-rationalité se fiche bien au fond du petit-sujet-philosopant ⁸. À dire vrai, dans sa transparence même, il demeure pour l'homme d'une opacité totale. Le sujet pensant qui parviendrait à la pleine rationalité prescrite par sa propre raison se diluerait littéralement en celle-ci : « La lumière pure est l'obscurité pure », a déjà prévenu Hegel ⁹. La fameuse réconciliation, le Chez-Soi de l'homme dans la raison, c'est sans doute la solution. Mais il faut dire que c'est également la dis-solution. En réalisant sa *finalité*, il accomplit *résolument* sa *fin*. *Mors Ultima Ratio* ¹⁰.

C'est à peine s'il se reconnaît.

Et aussitôt de tous ses sens, il voudrait

Se dissoudre à nouveau dans la Nature immense.

- ⁸ « En tant que pensée subjective, la pensée se borne à regarder en spectatrice ce développement de l'Idée comme activité propre de la raison, sans rien y ajouter pour sa part. » *Droit*, § 31, rem., p. 90 (trad. modifiée). « Nous sommes condamnés au sens », écrivait [Maurice Merleau-Ponty](#).
- ⁹ « Le problème est profané par sa solution, » prétend Cioran dans ses *Syllogismes de l'amertume*. « La réponse est le malheur de la question, » enchaîne Maurice Blanchot. Ainsi non sans malice, de conclure Samuel Beckett, « s'il n'y avait que l'obscurité tout serait clair ». Dans un langage mi-réflexif, mi-religieux – qui nous fait transiter en quelque sorte vers une forme topico-temporelle de la signifiante – Laure Conan dit-elle autre chose dans son *Angéline de Montbrun*, joyau de la littérature québécoise du XIX^e siècle : « Nous avons tous quelque crainte de nous ennuyer durant l'éternité... ».
- ¹⁰ « La mort, ultime jugement ». Sur ce terrain terriblement fuyant du fond-sans-fond (où nous rencontrons en quelque manière le *Ungrund* des mystiques allemands), Nietzsche parvient à ramasser l'essentiel dans un trait verbal fulgurant : Le « Don Juan de la connaissance a de l'esprit et ressent plaisir et volupté dans la chasse et les intrigues de la connaissance [...] jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus rien à chasser que l'élément absolument *douloureux* de la connaissance, semblable au buveur qui boit à la fin de l'absinthe et de l'eau-forte. Ainsi en ultime ressort en appelle-t-il à l'enfer – c'est la dernière connaissance qui le *séduise* » (*Aurore*, § 327). Quelques décennies plus tard Céline nous entretiendra, quant à lui, de ce : « moment où l'atrocité n'est plus qu'une distraction comme une autre ». On aura par ailleurs saisi, et combien révélatrice, la polysémie de *sens* : finalité et direction. En outre, la

Il y a donc une inquiétude fondamentale dans l'aimer, le penser et le mourir. Nous désirons tout à la fois nous abandonner à l'être aimé, au sens ¹¹ et à la sublime paix de l'inanimé. Réciproquement, nous sommes terrifiés à l'idée de ce « glissement ». D'où – plus ou moins consciente, articulée peu ou prou, par voie sénile ou juvénile, dans la lumière ou dans la ténèbre – l'interrogation à laquelle nul être pensant, sans doute, ne saurait échapper : Comment se fondre sans fondre.

Ni s'effondrer.

[[À suivre](#)]

signification du pourquoi rejoint la *destination* du pour quoi (vers quoi). De fait, il faut y voir un redoublement du vectoriel sur la signifiante. Le pourquoi (*why*, chez l'Anglo-saxon) renvoie à l'antériorité logique, sinon chronologique : le *motif* qui incite préalablement à l'exécution. Le pour quoi (*what for*) renvoie à la postériorité : la *fin* visée. Cette rencontre de l'avant et de l'après sur le plan vectoriel – de la cause efficiente et de la cause finale dans le vocabulaire d'Aristote, au plan logique – exprime superbement l'idée du *cercle* de la rationalité chez Hegel (le retour-à-soi, la réconciliation). 'À la fin', ce pourquoi je suis ne fait qu'un avec ce vers quoi je vais. La finalité, c'est la cause. Le point d'arrivée est bel et bien le point de départ. Et la raison me saisit littéralement de bout en bout : le sens transit les sens dans tous les sens. Consensus entre tous les sens de *sens*. Rideau.

¹¹ Et en effet, « la connaissance scientifique exige qu'on *s'abandonne* à la vie de l'objet. » *Ph.*(66), p. 127.

Quelques textes de même assonance du même auteur

- [Le Commissaire et le Détective](#) (compte-rendu de deux biographies sur Hegel – En guise d'intromission à l'univers hégélien)
- « [Der Instinkt der Vernünftigkeit. De l'inaliénabilité de la rationalité](#) » (à la fois porte d'entrée à Hegel et introduction à la raison philosophique de manière générale)
- « [Radicalité du sens et altérité en tous sens. Entropie et philentropie chez Georg W.F. HEGEL](#) » (incursion au coeur du penser hégélien)
- « [Die Dialektik des Staates. Hegel ou de la Liberté constitutive de la Raison](#) » (les impératifs politiques de la rationalité telle que comprise par Hegel – *à venir en 2011*)
- [Être ou Peut-Être. Penser a\(u\)près \(de\) Hegel](#) (Dialogue avec moi-même. Ou le fin mot attentatoire de : *Hegel ou de la Raison intégrale*)
- « [Hegel en débat – Monodialogue Michel Onfray / J.-L. Gouin](#) » (un quasi échange épistolaire portant sur le philosophe Hegel)
- [Le « Rond de Science »](#) (variations sur la notion d'Encyclopédie)
- [De la malhonnêteté intellectuelle](#) (mot d'humeur de rigueur)
- [Recensions / analyses critiques](#) (essais / littérature)
- [Bibliographie introductive à l'œuvre hégélienne](#) (Hegel sans coups ni blessures...)

Fin du texte